

P R E N U M E R A T A
w Paryżu i na prowincji:

ROZCZNIÉ..... 10 fr.
PÓŁROCZNIÉ..... 6 fr.
KWARTALNIÉ..... 4 fr.

Zagranicą:

ROZCZNIÉ..... 15 fr.
PÓŁROCZNIÉ..... 8 fr.

W Królestwie i Cesarstwie
Rosyjskiem:

ROZCZNIÉ..... 8 Rubli

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

ABONNEMENTS

Paris et Départements:

TROIS MOIS..... 4 fr.
SIX MOIS..... 6 fr.
UN AN..... 10 fr.

Etranger:

SIX MOIS..... 8 fr.
UN AN..... 15 fr.

Royaume de Pologne
et Empire Russe:

UN AN..... 8 Roubles

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 10, rue Notre-Dame-de-Lorette, 10. PARIS — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

LES MASSACRES DE GALICIE

Dès les débuts de la guerre la perfidie austro-boche a fait l'impossible pour gagner les Polonais à sa cause barbare.

Les libertés constitutionnelles, dont jouissait la Galicie, étant devenues impuissantes, pour réduire la haine polonaise du Germanisme, on essaie maintenant de séduire les Polonais, en les dotant d'un roi. Tantôt, on a recours à la tradition d'Auguste le Souf, et de la dépravation saxonne commise en Pologne; tantôt, on offre la couronne des Jagellons à l'archiduc Etienne, un Habsbourg polonisant pour relever la fadeur d'une vie de prince sans avenir.

Ces vains projets ne méritaient qu'un haussement d'épaules, vu que l'Autro-Allemagne triomphante serait prête à offrir à la future Pologne tout, même l'Amérique du Nord et Madagascar, sauf les terres essentiellement polonaises, sauf le berceau de la Pologne, le Duché de Posen, sauf les plaines de Silésie, sauf l'embouchure de la Vistule. Mais le machiavélisme germanique trouve un écho dans les pays neutres et même dans les pays alliés, mettant en doute la question des sentiments des Polonais à l'égard de l'Autriche.

Il nous semble qu'il est grand temps de rappeler qu'une mare de sang sépare, à jamais, les Polonais de la politique même réconciliatrice des Habsbourg. On oublie trop vite que le gouvernement autrichien, tant qu'il se sentait fort et puissant, a été le plus farouche et le plus cruels de tous les États copartageant la Pologne. Le Royaume, la Lithuanie, la Volhynie et la Podolie, le Duché de Posen même, ont, par moments, respiré plus librement; elles ont eu leurs heures de soulagement, de relâchement du joug, mais la pauvre Galicie, dès les débuts de l'invasion autrichienne, de 1772 jusqu'à Sadowa (1866), pendant presque un siècle,

a gémi entre les mains des sbires autrichiens. Plus tard même, quand l'impuissance du gouvernement se vit forcée de changer sa politique intérieure vis-à-vis des Polonais, la Galicie ne cessa d'être la victime des sangsues gouvernementales, qui l'accablèrent d'impôts et de charges.

Il nous semble qu'il est grand temps de rappeler l'an 1846, l'an où le plus odieux attentat des Habsbourg, sublime laurier des vrais mérites, fut commis sur la population de Galicie.



Médaille commémorative des Massacres de Galicie
par DAVID.

Collection de M. DESLOGES, ancien président de la Société Normande des Etudes Préhistoriques.

Les Polonais, en 1846, combinèrent un plan d'insurrection, ayant choisi comme point de départ Cracovie et ensuite la Galicie. Pour amortir le coup, l'Autriche ne craignit pas d'user d'un moyen diabolique. Semant depuis longtemps la discorde entre la noblesse, les propriétaires fonciers et la bourgeoisie polonaise d'un côté, et les paysans de l'autre, elle ordonna la *Jacquerie officielle* (1). Des agents secrets et des émissaires furent envoyés dans les villages de Galicie pour persuader aux paysans que les nobles et les bourgeois polonais n'avaient d'autre but que de les réduire à un rude esclavage, que le « gouvernement paternel » voulait les protéger contre les tyrannies de leurs compatriotes, et qu'ils devaient eux-mêmes venir en aide au gouvernement en exterminant leurs ennemis. Des primes spéciales de dix florins furent promises pour

(1) Mot par lequel Villemain caractérisa les massacres de Galicie à la Chambre des Pairs, le 2 juillet 1846.

chaque Polonais « intellectuel » livré mort ou vif.

Les moyens atroces mis en jeu par l'Autriche lui réussirent à souhaits. Les paysans poussés à l'assassinat par l'appât du gain, excités par l'abus des boissons qu'on leur distribuait, se livrèrent bientôt à de telles cruautés envers leurs compatriotes, que les agents de l'Autriche, surpris par ce succès inespéré, furent obligés de mettre le meurtre au rabais, en réduisant de moitié les primes promises aux écorcheurs.

Ces primes, du reste, étaient si scrupuleusement payées aux fournisseurs de cadavres que les paysans, une fois livrés à ces excès sanglants, ne firent bientôt plus grâce à personne; tous ceux qui tombèrent entre leurs mains périrent victimes de la rage cupide de ces forcenés.

Des familles entières, des femmes, des enfants, des vieillards furent ainsi exterminés. Leurs châteaux, leurs maisons, leurs chaumières livrés au pillage et à la dévastation.

Le clergé polonais, témoin de toutes ces atrocités et voulant y mettre un terme, sortit processionnellement avec tous les emblèmes du culte catholique, dans l'espoir que la cérémonie religieuse ramènerait les paysans à des sentiments plus humains. Ces démarches gênaient les projets de l'Autriche, les braves prêtres, frappés par les balles des soldats de Sa Majesté « Apostolique », payèrent de leur sang leur généreuse intervention.

Le massacre n'eut un peu de répit, que lorsque le nombre des victimes fut devenu par trop considérable: les argentiers des Habsbourg, après avoir réduit la prime de 10 florins à 5 et de 5 à 1, n'eurent plus assez de fonds pour régler les dépenses de cette profusion de cadavres.

Alors, dans les villes et les villages de Galicie, avec le consentement des autorités autrichiennes, s'établirent des espèces de marchés où les paysans vendirent ouvertement les bijoux, les objets précieux, fruit de

leurs pillages; et chose plus horrible à dire, jusqu'aux enfants dont les père et mère avaient été massacrés. Le prix de ces innocentes créatures était de 40 kreutzers (1 fr. 50) par tête.

Telle fut l'œuvre des Habsbourg et de leurs complices: Metternich et le fameux Breindt, telle fut l'œuvre du gouvernement autrichien en 1846.

Une mer de sang sépare à jamais la Pologne des pays austro-boches.

VENCESLAS GASIOROWSKI.

"PRO POLONIA"

(Enquête de la Revue « POLONIA ».)

Notre revue, s'étant proposé d'interroger les personnalités les plus éminentes du monde politique et scientifique français sur la question polonaise, adresse ses vifs remerciements à tous ceux qui ont bien voulu la favoriser d'une réponse.

Toutes ces réponses sont rendues avec impartialité et sans aucun commentaire.

Le grand savant français, M. Ernest DENIS, professeur à l'Université de Paris, a bien voulu nous recevoir.

« La Déclaration du généralissime », — nous dit-il tout d'abord — « engage incontestablement le gouvernement russe et ne peut aucunement être interprétée, comme une simple appel du haut commandement des armées qui veut se concilier l'opinion publique de la population dans les régions d'opérations militaires. C'est un acte politique qui oblige le gouvernement russe d'ouvrir une nouvelle ère dans l'histoire des relations entre la Russie et la Pologne.

« Je pense que les belles promesses du Grand-Duc Nicolas ont été saluées par l'Europe entière, par la France surtout, avec un enthousiasme un peu démesuré et irréfléchi. Il y a notamment deux choses dans le texte de la Déclaration qui ne sont pas suffisamment claires et qui nécessiteraient quelques explications :

« Quel sens donner au mot : « **Samoupravlénie** » (*).

« Est-ce vraiment autonomie, comme l'a volontairement interprété la presse française? Il y a là un malentendu que le parti nationaliste ne manquera pas d'exploiter, en disant qu'il s'agit d'une simple décentralisation administrative, sans pouvoir législatif autonome.

« La Déclaration commence par cette phrase désormais historique : « L'heure a sonné où le rêve de vos pères et de vos aïeux peut être réalisé. Il y a aujourd'hui un siècle et demi que le corps de la Pologne fut partagé, mais son âme n'est pas morte. » Il est évident qu'en analysant ce texte au point de vue tout à fait strict, on devrait conclure qu'il ne s'agit de rien moins que d'une Pologne dans les limites d'avant les partages. En réalité, il est peu probable que telle fut la pensée du Grand-Duc.

« La Russie aurait un intérêt capital d'inaugurer, d'ores et déjà, la période de réalisation de certaines réformes, annoncées dans la déclaration, car elle pourrait se concilier définitivement toutes les sympathies de la nation polonaise.

« Le projet qui m'a d'abord séduit comme solution du problème polonais, mais qui, je

l'admets franchement, n'est pas réalisable, aurait été le suivant : créer une Pologne complètement indépendante, englobant le royaume actuel, la Galicie orientale et occidentale, la Posnanie, les deux Silésies et les deux Prusses, réunies sous une même couronne avec la Bohême redevenue, elle aussi, un Etat indépendant. Ce royaume polono-tchèque, dont chaque partie aurait pu conserver son existence autonome absolue, sauf l'unique direction de politique étrangère (quelque chose ressemblant à la Pologne et à la Lithuanie avant la fusion complète), pouvait être rattaché par une bande de territoire à l'immense bloc des Slaves du Sud. On formait de cette façon un rempart assez fort et solide contre le retour du germanisme envahissant; on séparait l'Orient de l'Occident par un groupement slave apte à tenir tête, le cas échéant, à un panrussisme exagéré et débordant.

« Mais tout ceci, je le répète, c'est un rêve. »

Dans la réalité des choses, voici comment M. Denis conçoit la restauration de la Pologne. Il a exposé sa thèse dans un livre qui vient de paraître, il y a quelques jours seulement, et auquel il nous a permis d'emprunter l'essentiel de ses considérations (1).

« Une autonomie aussi large que possible sous la suzeraineté et le protectorat de la Russie. Le royaume de Pologne, agrandi de la Galicie autrichienne et des provinces polonaises de Prusse, — Silésie orientale, Posnanie, Prusse occidentale, peut-être même orientale — s'étendrait de la Baltique aux Carpathes et reprendrait, pour le plus grand profit de l'Europe, le rôle glorieux de médiateur entre l'Orient et l'Occident, qu'il jouait à l'époque des Piast et des Jagellons. »

M. Denis n'est pas affirmatif dans la question de Prusse Orientale, car, dit-il, « tout cela dépend de la mesure dans laquelle l'Allemagne sera battue ». En revanche il insiste beaucoup sur la nécessité d'attribuer la Prusse Occidentale avec Dantzig à la future Pologne autonome. « Après l'ouverture des Dardanelles, nous dit M. Denis, l'importance de Dantzig, comme port dans la mer Baltique, diminuera beaucoup pour les Russes, mais elle sera toujours de premier ordre pour la Pologne »

Sur l'organisation politique intérieure de la future Pologne M. Denis s'explique ainsi : « L'intolérance politique ou religieuse n'a jamais été en Pologne que l'erreur de quelques heures et personne ne songe à contester les droits des Allemands, des Petits Russes ou des Juifs qui seront englobés dans le nouveau Royaume. Ce ne sera pas trop du travail commun de tous ses enfants pour guérir les blessures qu'a laissées à la patrie un siècle d'oppression et de misère. Aux universités de Lwów et Cracovie se joindront celles de Varsovie et de Poznań; les conseils provinciaux, élus à un suffrage très large, dirigeront l'administration locale, et la diète centrale aura dans sa compétence la justice, l'instruction publique, les affaires religieuses et économiques. Le tsar sera représenté à Varsovie par un membre de la famille impériale et les seuls ministères communs, à la Russie et à la Pologne, seront ceux de la guerre, de la marine, des affaires extérieures et des communications. »

« Il me semble, nous dit M. Denis, que pour mieux disposer la Russie à faire des concessions du côté de la Pologne, on aurait l'avantage de lui promettre toute l'Asie-Mineure et Constantinople. Cette formidable acquisition compenserait largement tous les sacrifices d'ordre moral

et matériel auxquels les partis nationalistes, — dont l'influence ne sera peut-être pas la moindre, — ne se décideront pas facilement. C'est de l'Angleterre que dépendra surtout la réalisation d'une combinaison semblable. »

« Malgré quelques oscillations inévitables, je pense, tout de même, que le gouvernement russe se transformera de plus en plus sous la pression des idées démocratiques et elles auront pour corollaire le développement d'une très large décentralisation. La Pologne, alors, satisfaite dans ses besoins essentiels, sera heureuse de voir les Polonais de la Lithuanie et de l'Ukraine respectés dans leurs revendications légitimes. Elle sera rivée à la Russie par des liens plus solides que des lois despotiques, par des conditions économiques qui l'unissent toujours plus étroitement à sa voisine de l'est, et par le souci de sa défense, qui lui ordonnera de chercher un appui à Moscou contre les intrigues berlinoises. Elle reprendra sur l'Oder un rôle de grand garde de la Slavie contre le germanisme. »

« Le Royaume de Pologne, protégé par la Russie, rattachée à elle par une union personnelle, — comme la Hongrie l'est encore aujourd'hui à l'Autriche — pourrait former une union douanière avec le royaume de Bohême agrandi de la Slovaquie, s'étendant vers le sud jusqu'à Presbourg et au Danube, depuis l'embouchure de la Morava jusqu'au confluent de la Nitra. Les Tchèques confinaient ainsi au royaume serbe et on constituerait de l'Adriatique à la Baltique, une digue slave qui opposerait une barrière invincible à la poussée germanique. Il est incontestable que les régions danubiennes qu'on engloberait dans les royaumes de Bohême ou de Serbie, sont habitées en majorité par des Allemands ou des Magyars, mais c'est un des cas où l'on est obligé de faire fléchir le principe des nationalités devant des considérations supérieures. C'est de la même façon que se présente pour la Pologne la question de Dantzig. »

« Malgré toutes les déceptions qu'ont encourues les Polonais et qu'ils peuvent ressentir encore — nous dit M. Denis, en terminant notre entretien si intéressant et si instructif — « j'estime qu'il n'y a pas pour vous d'autre *modus vivendi* en dehors d'une attitude favorable aux Russes. Que pourriez-vous gagner si l'Allemagne était victorieuse? N'oubliez pas qu'une des principales causes qui ont décidé l'Allemagne à provoquer cette guerre immonde, c'est l'augmentation du prestige, de l'influence slave au sein de la Monarchie Habsbourgeoise. La première besogne, par conséquent, à laquelle l'Allemagne s'en prendrait avec tout son zèle et un travail méticuleux, serait la germanisation définitive de l'Autriche-Hongrie. Après la dénationalisation de la Bohême, viendrait le tour de la Pologne, on appliquerait les mêmes procédés et méthodes que le gouvernement prussien a employés jusqu'ici en Posnanie. Il était peut-être défendable de s'appuyer sur l'Autriche-Hongrie tant qu'elle fut un Etat plus ou moins indépendant et où l'élément slave aurait pu un jour prendre le dessus sur le germanisme et les magyars. Aujourd'hui l'Autriche-Hongrie n'est même pas un « brillant second », elle est matériellement et moralement vassale de l'Allemagne et dans le cas d'une victoire de la Triple-Alliance germano-turque, sa politique intérieure et extérieure exécuterait tout simplement les ordres de Berlin. L'intérêt et l'honneur des Polonais sont du côté du Slavisme. »

T. G.

(*) Le texte russe de la déclaration porte *samoupravlénie* et non *autonomia* = autonomie.

(1) ERNEST DENIS. *La guerre. Causes immédiates et lointaines. L'intoxication d'un peuple. Le traité.* (Chez Delagrave).

BULLETIN

— Les femmes polonaises combattent.

Le correspondant du *Morning Post* à Pétersbourg envoie de nouveaux détails sur la célèbre retraite du 20^e corps d'armée russe.

Il écrit :

« La population civile de la Pologne, y compris les femmes, a prêté une aide précieuse aux Russes dans le récent combat.

« Les habitants « en masse » constituèrent un service de patrouilles sur les routes et dans les forêts.

« Armés de vieux fusils se chargeant par la bouche, de faux et de fourches, ils protégèrent efficacement l'importante voie ferrée à l'est de Grodno, que les Allemands voulaient couper, ainsi que d'autres lignes. »

— Le chef de l'état-major général.

Le chef de l'état-major général russe, un des aides les plus vaillants du grand-duc, le général Januszkiewicz, est un Polonais. Ses grands talents ont été plusieurs fois très appréciés par nos confrères. Ils n'ont toutefois pas mentionné son origine qui mérite une attention spéciale.

— 6.000.000.000.

Les désastres causés à la Pologne par la guerre ont déjà dépassé la somme de 6.000.000.000 de francs !

— La colonisation russe.

Rousskoïe Slowo (Moscou), n° 37 du 15 février, publie la note suivante :

« Dans le milieu gouvernemental on prépare le projet de faire diriger dorénavant la colonisation russe, allant à la Sibérie, vers les terres abandonnées, selon la nouvelle loi, par les colons allemands. C'est avec l'aide du Crédit foncier que doit s'accomplir ce projet. Le flot des émigrants russes sera dirigé non seulement vers le Royaume de Pologne et ses terres limitrophes, mais surtout vers la Galicie où les domaines russes sont largement enrichis par les terres du gouvernement autrichien. »

Cette étrange nouvelle annonçant la colonisation de la Pologne surpeuplée — il nous semble être de la série de ces intrigues qui, par tous les moyens de fausses alertes, essayent de semer la méfiance parmi les Polonais.

— Le Comité français pour venir en aide aux populations polonaises.

Lundi dernier, au salon du Palais d'Orsay, avait lieu la première réunion du Comité français pour venir en aide aux populations polonaises ruinées et affamées par la guerre. Ignace Paderewski a prononcé un émouvant discours qui avait fort impressionné les assistants.

Le Comité est constitué ainsi :

Présidents d'honneur : M. Emile Loubet, S. E. M. Isvolsky, ambassadeur de Russie ; S. E. sir Francis Bertie, ambassadeur de la Grande-Bretagne. Présidente d'honneur : S. E. Mme Isvolsky ; présidente : Mme la duchesse d'Uzès.

Membres d'honneur du comité : duchesse de Rohan, duchesse de Doudeauville, princesse de Ligne, princesse de Brancovan, princesse de Broglie, princesse de Polignac, princesse Galitzine, princesse de Caraman-Chimay, comtesse Greffulhe, comtesse Jean de Montebello, comtesse Mathieu de Noailles, comtesse du Luart, comtesse Raoul de Quelen, vicomtesse Murat, Mme de Vilmorin, Mme R. Bliss, Mme Willy Blumenthal, Mme Georges Dieulafoy, Mme Achille Rosnoblet ; MM. Aristide Briand, Louis Barthou, Gabriel Hanotaux, Maurice Barrès, Jean Cruppi, François Arago, Paul Escudier, Etienne Lamy, Alfred Capus, Paul Hervieu,

Henri Lavedan, Camille Saint-Saëns, le baron Edmond de Rothschild, Victor Bérard, Ernest Denis, Gabriel Séailles, J.-H. Rosny aîné, Henri Martin, comte Pillet Will, Desjardin-Verkinder, Berthoulat, Arthur Meyer, le comte de Nalèche, Georges Hersent.

— Ils continuent par procuration.

On nous signale de Varsovie, une nouvelle preuve de l'ingéniosité allemande. Comme les actionnaires de plusieurs sociétés industrielles du Royaume de Pologne, en leur qualité d'Allemands, ne peuvent prendre part à la réunion des Assemblées générales, ils ont envoyé par la voie de la Suède des procurations au nom de différents petits employés plus ou moins louches, pour parer aux arrêts des actionnaires polonais représentant dans la plupart des cas la minorité.

Les actionnaires polonais protestent et ils ont entamé plusieurs procès sur la validité des procurations faites à Berlin.

Y a-t-il des procurations semblables en France ? — C'est à nos confrères de répondre.

— La solidarité polonaise.

Les Polonais de l'Amérique du Nord, au premier appel du Comité, créé dernièrement à Lausanne pour les victimes de la guerre en Pologne, ont envoyé, comme premier versement, la somme de 300.000 francs.

— Pour les amis de la Pologne.

Mardi prochain, à l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, 16, rue de la Sorbonne, à 4 heures un quart précises, aura lieu la conférence de M. Z. L. Zaleski sur *l'idéal politique et moral dans la littérature polonaise*.

— Pour les victimes de la guerre en Pologne.

L'administration de « Polonia » reçoit les souscriptions pour les victimes de la guerre en Pologne, conformément à l'appel du Comité Polonais à Lausanne.

La première liste sera publiée dans le numéro prochain.

— En vente à l'Administration de « Polonia ».

L'Hymne National Polonais, musique et paroles, pour piano, 50 cent. — Dix exempl. : 4 fr. — 30 exempl. : 10 fr.

« La Question polonaise », par Joseph Lipkowski, édition en français et anglais ensemble avec une série de cartes historiques, 3 fr. 50.

Neuf cartes de la Pologne en sept couleurs, 1 fr. 25 cent.]

« La proclamation du Généralissime russe » et l'opinion française, 1 fr.

FRÉDÉRIC MASSON

ET

LA QUESTION POLONAISE*

Il est impossible de comprendre comment un membre de l'Académie française, citoyen d'un pays auquel nous rattachent des souvenirs communs de gloire inouïable, et nous unissent des sentiments d'amitié héréditaire les plus vifs mêlés à un respect et une admiration sans limite, a été capable de se laisser aller à un tel manque de justice à notre égard. Nous, venant au monde avec l'amour inné de la France, de cette France que nous chérissions à l'égal de notre propre patrie, y retrouvant l'image incarnée de la loyauté jointe à celle de la finesse et de l'élégance.

Et ne voilà-t-il pas que pour cela un membre de l'Institut nous en voulant à mort, tout en se disant notre ami, et, pour mieux faire notre bonheur, nous clouant au pilori, nous dénonce à cette France, notre seconde mère, comme des traîtres et à ses alliés comme des ingrats et des infâmes.

* *Excelsior*, 26 janvier et 8 février. — *La Revue hebdomadaire*, 13 février.

Voilà, en somme, le résumé et l'idée entière d'un de ses articles, de celui notamment intitulé « La Pologne comprendra-t-elle ? »

En attendant, c'est M. Masson qui ne comprend pas.

Il ne comprend pas pourquoi il y a, hélas ! des Polonais de l'autre côté de la barricade et cela l'ennuie.

Pour se rendre compte de la situation atroce dans laquelle nous nous trouvons, il suffit de penser aux Alsaciens-Lorrains, qui partageant avec nous les mêmes chaînes et forcés de marcher comme nous contre des frères, sont condamnés au même supplice.

Ce qui nous étonne encore de la part de l'auteur, c'est que ne comprenant rien du tout à la position affreuse et sans issue où se trouve prise, comme dans une impasse, une partie de nos infortunés compatriotes, il en profite pour leur jeter la pierre et nous abaisse aux yeux du monde en les couvrant d'ignominie et de bouc.

Il les accuse ouvertement d'être des gens « à corrompre au moyen de charges de cour, de sinécures financières, de quelques emplois diplomatiques, de poussière de grades militaires et desquels de cette façon on réussirait à faire des personnages qualifiés à peu près à tout ce que l'on voudrait ».

La seule chose de vraie qu'il y ait dans tout ceci, c'est que l'on pourrait, en sachant s'y prendre, faire des Polonais tout ce que l'on voudrait. Seulement pas, en leur disant des sottises. Ce n'est pas avec du vinaigre qu'on prend les mouches.

On peut avant tout, seraient-ils même sujets autrichiens, en faire des soldats et des héros. Nous en savons quelque chose. La plupart des volontaires polonais de la Légion Étrangère se trouvant dans les tranchées sont des sujets autrichiens. L'un d'eux, un de nos bons amis, fut tué tout récemment et porté à l'ordre du jour pour sa conduite héroïque.

Ce fut Szuyski, le porte-étendard du détachement polonais qui tomba percé de balles en plantant son drapeau sur la tranchée ennemie.

Szuyski était un des représentants de cette noblesse galicienne que l'auteur calomnie on dirait à plaisir. Il était le fils d'un de nos célèbres historiens, homme politique des plus notables et membre de la Diète polonaise siégeant à Lwow.

Il ignorait qu'il pût se trouver un Français, membre de l'Institut, qui lui en voudrait à mort de son attachement pour la France et le condamnerait pour cela à être mis à l'index comme suspect.

L'auteur accuse les Galiciens de ne point abandonner l'armée autrichienne, laquelle, dit-il, n'est menée aujourd'hui que par des officiers allemands et qui exerce, selon les procédés de culture allemande, l'art de terroriser l'adversaire serbe.

Il y a de ces choses qu'il est plus facile à dire qu'à faire. Nous voudrions, sans le lui souhaiter, voir l'auteur à la place des nôtres, ne serait-ce que pour un instant. Il verrait comme c'est facile de faire à sa guise, étant entouré de baïonnettes allemandes et encadré d'officiers vous conduisant le revolver à la tempe et l'épée dans les reins. Nous voudrions l'y voir.

Pour prouver à M. Masson combien il se trompe et comme il ne connaît ni notre histoire, ni rien de ce qui concerne notre pays, il suffit de lui citer quelques passages de ses articles.

Par exemple :

1° L'auteur prétend, le 26 janvier, que les Polonais n'occupaient en Autriche que des positions subalternes, sans aucune importance, et, le 9 février, il les accuse de faire souffrir, en les dominant avec les Allemands et les Hongrois, les Bohémiens, les Moraves, les Slovaques, les Ruthènes, les Croates, les Serbes, les Slovènes, les Roumains, les Italiens, les Bosniaques et les Herzégoviniens.

Or, comment cela peut-il se faire que des gens aussi insignifiants et n'occupant, d'après l'auteur, que des places aussi peu élevées soient en état, de faire souffrir, en les dominant, tant de monde.

Et puis, c'est ridicule de mettre de pair les Polonais avec les Hongrois et les Allemands. C'est une preuve de parti pris évident ou alors une ignorance totale de ce qu'est l'Autriche-Hongrie.

La Hongrie est un royaume autonome, quasi indépendant, uni à Vienne par un souverain commun et, quant à l'Autriche ce sont les Allemands qui y règnent, mais non pas les Polonais. La Galicie est un pays de la monarchie Austro-Hongroise comme tous les autres, se trouvant

sous sa domination, et il est le plus pauvre de tous. Alors comment pourrait-il les dominer ?

La preuve que la Galicie est un pays pauvre ressort de ce que sa population doit émigrer pour gagner sa vie à l'étranger. Elle s'en va pour cela en Amérique, en Argentine, au Brésil, en Allemagne, même en France. Il y en a partout. Dans l'Amérique du Nord seule, il y a plus de 3.500.000 Polonais, dont les trois quarts sont sujets autrichiens, en Argentine et au Brésil, ils le sont tous. Ce n'est pas la persécution qui les pousse à émigrer, mais la misère.

On ne peut juger de la richesse d'un pays d'après les quelques personnes venant dépenser leur argent à Paris.

Industriellement parlant, c'est la Galicie qui est dominée par tous les pays de la couronne sans exception, étant sous leurs dépendances. Elle est, sous ce rapport, le Cendrillon de la Monarchie, ne serait-ce déjà que par sa position géographique. Elle est, non seulement la plus éloignée de Trieste et de la mer, mais se trouve encore handicapée au profit de ses concurrents par des tarifs différentiels, institués sous prétexte d'empêcher le transit des marchandises russes.

Son agriculture florissante fut ruinée par la fermeture de la frontière de l'Est pour le bétail venant à bas prix des steppes de l'Ukraine et que l'on mettait à l'engrais, le revendant avec profit sur le marché de Vienne, tandis que du côté de la Roumanie, la frontière hongroise restait ouverte afin de procurer aux autres pays de la viande à meilleur compte.

D'autre part, toute exportation vers l'Est lui était interdite par les droits d'entrée prohibitifs à la frontière russe. On ne pouvait y faire passer que des chevaux quand la Russie en avait besoin.

Quant à l'industrie sucrière si intimement liée à l'agriculture, la Galicie, tout en ayant des terres admirables pour la plantation de la betterave — sol égalant en fertilité les terrains noirs de la Russie méridionale et de l'Amérique — ne pourrait la développer, se trouvant, en ce qui concerne cette industrie, sous la dépendance directe des cartels, espèces de trusts, de Bohême et de Moravie. Et puis ne voilà-t-il pas que, ne connaissant rien de rien à ces choses-là, on vient nous raconter que les Polonais de Galicie dominaient la Moravie et la Bohême. N'est-ce pas ridicule au plus haut degré ?

Quant au commerce, il est presque exclusivement entre les mains des Allemands.

Les banques en Galicie ne sont pas non plus entre les mains des Polonais. A Cracovie, sauf la banque nommée de « Galicie », toutes les autres sont allemandes ou tchèques.

Les richesses fossiles de la Galicie occidentale, à l'exception du sel, monopole de l'Etat, restent sous terre, grâce à des concessions accordées par le gouvernement central de Vienne, à la plus grande maison financière de l'Europe, laquelle, pour des raisons d'elle seule connues, ne les exploite pas. Ces raisons ne sont pas difficiles à deviner. Elles consistent à vouloir éviter toute concurrence à des entreprises auxquelles on se trouve intéressé dans les pays limitrophes.

Voilà une des causes principales de la pauvreté de la Galicie. Tout en ayant certaines matières premières sur place on ne peut y toucher, elle doit pour se les procurer payer un tribut considérable à l'étranger.

Voilà comment la Galicie domine les autres pays de la Monarchie Austro-Hongroise.

Quant au point de vue politique, bien qu'elle jouisse d'une autonomie très large, celle-ci n'étant que locale, elle ne lui permet pas de se mêler des affaires des autres.

Nous avons eu, il est vrai, en Autriche des ministres comme : Dunajewski aux finances, le Comte Goluchowski aux affaires étrangères et bien d'autres encore, puis des chefs de cabinet comme le Comte Potocki et le Comte Badeni, lesquels pouvaient avoir une influence considérable sur la politique austro-hongroise. Ce n'étaient donc pas les Polonais qui exerçaient cette influence — mais des Polonais. — Ils ne purent rien faire d'important pour leur propre pays : toutes les fois qu'ils en firent l'essai, ils furent immédiatement renversés.

Si l'on en voulait à un de ces messieurs ou à un autre personnage influent, il serait bien plus juste de dire franchement à qui l'on en veut et pourquoi, au lieu d'aller flétrir toute une nation.

2° L'auteur accuse, dans son article du 26 janvier, certains Polonais de courir l'Europe pour détourner de Vienne la foudre qui gronde.

Nous ne les défendons pas, seulement nous ne pouvons pas nous empêcher de signaler que

quelques jours après, en parlant de la Pologne à sa conférence (du 3 février), l'auteur lui-même les glorifie en la personne de Sobieski, lequel sauva le trône des Habsbourg dans des conditions identiquement pareilles à celles d'aujourd'hui. Il suffit d'ouvrir l'histoire pour s'en convaincre.

Louis XIV, allié à la Turquie, puissance formidable à ce moment-là, et étant en guerre avec l'électeur de Brandebourg que soutenait comme aujourd'hui l'Autriche, à la tête alors de la Confédération germanique, cherchait à gagner la Pologne à sa cause. Cela lui était d'autant plus facile que cette alliance nous présentait des avantages énormes. Aussi le traité avec la France fut-il bien vite négocié et à peu près conclu. Les troupes polonaises se trouvaient déjà en marche vers la frontière allemande afin de prendre à revers l'électeur de Brandebourg, aïeul de Guillaume II.

Les avantages étaient les suivants : La Turquie aurait décapité la confédération germanique en prenant Vienne, ce dont elle se montra capable, la Pologne aurait repris ses provinces : de Poméranie, de Silésie et de Prusse Orientale, et quant à Louis XIV, en rentrant en possession de la couronne de Charlemagne, il aurait assuré à la France une prépondérance en Europe que jamais rien n'eût été capable d'ébranler. Le tour facile à exécuter fut déjoué par une femme, laquelle par amour-propre se mit en travers. Ce fut, hélas ! une Française, la femme de Sobieski.

La reine, qui d'abord poussait à cette alliance avec sa patrie, changea subitement d'idée à la suite d'une affaire qu'un de ses cousins eut à la Cour de France, le roi Soleil ayant pris parti pour son adversaire. La reine Marie-Casimir se fâcha et usant de l'influence, qu'elle exerçait sur son mari, fit avorter les projets de Louis XIV.

Les négociations avec la France furent rompues et à la place on passa un traité désastreux avec l'Autriche, nous forçant à marcher contre les Turcs et aller ainsi, contre tous nos intérêts, au secours de Vienne. Cet acte de gloire retentissant, méritoire au plus haut degré au point de vue chrétien, fut cependant, politiquement parlant, la plus grande gaffe qu'on ait jamais pu commettre. En sauvant Vienne on sauva l'électeur de Brandebourg, assurant ainsi l'avenir et la puissance future de la Prusse.

Toute faute se paye et comme en politique une faute est plus qu'un crime, dit un éminent diplomate, la Pologne paya celle-ci par un triple crime commis envers elle cent ans après. Voilà ce que l'auteur glorifie et comment il se contredit, ne connaissant pas l'histoire. (Lewicki, *Hist. de Pol.*, Lwów.)

Quant à nous, ayant plus de justice que l'auteur, bien que ce soit une Française qui, en la détournant de Vienne, nous attira cette foudre sur la tête, nous n'en rendons responsable ni la France, ni la nation française. Et pourtant, cela nous a coûté joliment cher.

3° L'auteur accuse les Polonais de ne pas courir aux armes pour prouver leur volonté d'être une nation, comme le disait Napoléon.

L'auteur semble oublier que pour courir aux armes il faut avant tout y être appelé. Or est-il autorisé à nous y appeler et par qui ? S'il l'a été, pourquoi a-t-il attendu si longtemps pour le faire ? Et puis, pour courir aux armes, il faut encore qu'il y ait des armes, autrement ce serait nous déranger pour le roi de Prusse. L'auteur en a-t-il à nous donner ?

D'ailleurs, l'auteur ne sait-il pas que le Grand-duc Nicolas a sous ses ordres, à l'heure qu'il est, près de sept fois plus de Polonais que n'en a jamais eu Napoléon. Dans la Grande Armée il y en avait 100.000, c'était le maximum, tandis que le Grand-Duc a aujourd'hui à sa disposition près de 700.000 Polonais, lesquels se battent non moins bien que les autres et comme des lions. Les fameux tirailleurs Sibériens ainsi que les chasseurs du Caucase sont pour la plupart des Polonais, il y en a jusqu'à 60 0/0 dans ces régiments-là.

Outre les Polonais dans l'armée russe, vous avez encore les volontaires polonais dans l'armée française (10 0/0 de la population polonaise habitant la France), les volontaires polonais avec les régiments canadiens dans l'armée anglaise, et enfin les légions polonaises se formant à Varsovie.

Ce n'est pas tout. Vous avez encore ces paysans polonais s'armant de fourches et de faux pour traquer l'ennemi comme une bête fauve, au risque des pires représailles. Et d'autres encore qui non contents de faire les charretiers, les

fossoyeurs et les infirmiers, et appelés par personne, s'improvisent d'eux-mêmes pontonniers : Comme au passage de la Vistule, où sous le feu de l'ennemi, avec de l'eau jusqu'à la ceinture, ils aidaient à la construction des ponts pour faire passer plus vite la rivière aux armées russes, sans quoi la bataille était perdue.

Et puis leurs enfants, gosses de dix ans ou moins que cela, héros en bas âge, lesquels sous la mitraille, au péril de leur vie et en dépit des balles et des obus, s'en vont porter à boire à vos alliés jusque dans les tranchées. Où trouverez-vous la pareille ? Dans la Grèce antique, chez les Spartiates et puis chez vous, en 93 !

Aussi faut-il voir l'enthousiasme que cette conduite héroïque des Polonais souleva dans l'armée et dans la presse russe bien renseignée. Seulement il ne faut pas aller chercher cela dans des sources polonophobes. On en rencontre de par le monde mais leur débit ne va pas au profit de la Russie.

Quelqu'un de malicieux, n'ayant pas la langue dans sa poche et connaissant mieux la littérature française que l'auteur ne connaît l'histoire de Pologne, serait bien capable de lui citer ici certaine fable de La Fontaine, où l'on voit une mouche suer à grosses gouttes à force de pousser pour le faire avancer un coche marchant tout aussi bien sans cela et, laquelle en injuriant les chevaux de ne pas aller assez vite, le cocher de ne pas les fouetter assez fort et les voyageurs d'y rester indifférents, se rendait, par son bourdonnement continu et ses piqures incessantes, parfaitement insupportable.

Voilà pour les Polonais se trouvant sous la domination de la Russie. Quant à ceux qui appartiennent à l'Allemagne et à l'Autriche, il ne faut pas oublier que ce ne sont pas eux qui demandèrent à être mis sous la tutelle de ces deux puissances. Ils leur furent livrés pieds et poings liés de par la volonté de l'Europe entière, en 1815, au congrès de Vienne, où apparut déjà l'influence néfaste et prépondérante de la Prusse.

C'est donc l'Europe qui est seule responsable des chaînes qu'ils portent encore, c'est elle qui les en a chargés et c'est elle qui les y a arbitrairement maintenus jusqu'à ce jour.

Toutes les fois qu'ils voulurent s'en délivrer en les châtiant, on les leur resserra plus fortement ; ils furent toujours désavoués par l'Europe qui les envisagea comme des brouillons.

La conscience humaine n'est pas un moteur d'automobile pouvant se mettre en marche arrière à volonté et, à tout moment, moyennant simplement un coup de levier. Etant élevé dans certains principes, on les garde. Tel par exemple est celui de l'honneur.

Il est de ces âmes et non des moins nobles pour lesquelles violer un engagement, n'importe lequel, serait un crime équivalent au déshonneur. Mieux vaudrait pour elles la mort.

Le Grand Turenne assailli, dit-on, dans un bois par des bandits et relâché par eux sur promesse de leur faire parvenir le prix de sa rançon la leur fit payer intégralement jusqu'au dernier sous afin de ne point faillir à sa parole, donnée à des brigands, être indignes.

Eh bien, nos compatriotes qu'attaque et calomnie l'auteur peuvent être comparés au Grand Turenne en train de payer intégralement sa rançon. Alors est-ce à un Français, citoyen de cette nation généreuse et loyale, de refuser tout honneur à un geste égalant celui de ce grand homme, de ce héros, une des plus grandes gloires de la France ?

Si l'auteur connaissait mieux l'histoire ou ne voulait pas l'ignorer tout à fait, il y trouverait, en réponse à ses attaques contre nos compatriotes autrichiens un démenti formel, que se chargea de lui donner à l'avance dans des conditions semblables un Tsar de Russie lui-même.

En 1814, l'Empereur Alexandre I^{er}, passant en revue dans les environs de Paris les troupes polonaises, les seules de tous les auxiliaires qui restèrent fidèles à la France, les en félicita et en récompense de leur conduite irréprochable ainsi que des services rendus par eux avec tant de loyauté à son adversaire, leur accorda, bien qu'à des vaincus, le droit de rentrer chez eux avec tous les honneurs de la guerre, et leur promit le rétablissement de leur patrie.

S'il ne tint pas toutes ses promesses, il faut dire pour être juste, à son excuse, qu'il se trouva bientôt lui-même dominé par un mauvais génie dont la puissance se fit bien vite sentir à tout le monde par la force occulte d'un envoûtement héréditaire dont le charme irrésistible ne fut rompu que tout dernièrement. Inutile de répéter que c'était celle de la Prusse, contre laquelle, avec

une intuition providentielle, se préparait en 1815 pour la réduire une coalition formidable dont les plans furent déjoués, hélas ! par l'inopportune réapparition de Napoléon.

Alors aujourd'hui, en prévision de l'avenir, vouloir dresser des plans ou suggérer des idées incompatibles avec la grandeur d'âme dont fit preuve Alexandre I^{er} en 1814, lorsqu'il était libre encore de cet envoûtement, ne serait nullement un acte méritoire envers la Russie, ni envers son souverain, et cela pour la raison suivante.

Toute attaque dirigée aujourd'hui contre les Polonais, fût-elle même fondée par quelque acte répréhensible de la part d'un des leurs, et dont on voudrait les rendre tous responsables, est une arme non en faveur de la Triple Entente mais contre elle et visant particulièrement la Russie, donc inexcusable entre les mains d'un Français.

En présentant une partie quelconque de notre pays comme indigne de participer aux privilèges assurés à la Pologne par la Russie, on fait incontestablement soi-même les affaires de ses ennemis.

Plus la future Pologne sera petite, plus l'Allemagne et l'Autriche resteront grandes; cela crève les yeux. Et alors on aura de nouveau tôt ou tard le même péril germanique sur les bras, renforcé encore par un ressentiment et une rancune dérivés en haine implacable et sans merci.

L'auteur accuse, dans son article du 26 janvier, des représentants de cette noblesse galicienne qu'il abhorre, on ne sait pourquoi, — on dirait qu'il a une rancune personnelle contre l'un d'eux — d'avoir assuré François-Joseph de leurs sentiments loyaux. Il a soigneusement évité de mentionner les noms de ces messieurs afin qu'on ne pût savoir qui ils étaient, mais nous l'avons appris quand même par d'autres journaux comme le *Temps* où parut, sans aucun commentaire, avec beaucoup de tact la nouvelle de cette audience.

Il nous a suffi de voir le nom de M. Niezabitewski à la tête de cette députation pour savoir de qui elle se composait. C'étaient des employés, membres du gouvernement autonome de Galicie, dont il est le chef.

L'auteur ne connaît peut-être pas les usages de cour et ne sait point qu'à une audience chez un monarque on ne va pas lui raconter ce qui vous passe par la tête; on répond aux questions qu'il vous fait. Quant à des employés comme ces messieurs, venant en service commandé, ils sont obligés de prononcer un discours imposé par le protocole et les circonstances.

Dans son article du 9 février l'auteur se demande: « Qu'est ce que prendrait un Français qui, à Berlin, à Munich ou à Pesth, s'aviserait d'exposer publiquement ce qu'il conviendrait que fissent l'empereur allemand ou l'empereur autrichien, de leur prodiguer des conseils, de leur infliger des leçons et d'injurier les Allemands, Autrichiens, Bavarois et Hongrois qu'il ne seraient pas de son avis? Non, dites-le, qu'est ce qu'il prendrait? »

Eh bien, nous pouvons lui poser ici la même question: Dites-le, qu'est-ce que prendrait un Polonais, sujet et employé autrichien qui, à une audience chez l'empereur d'Autriche, au lieu de lui servir la banalité usuelle et prescrite par le protocole, irait lui donner des conseils, etc., ou lui exprimer combien il désirerait voir son trône renversé et la Triple Entente victorieuse afin que sa patrie pût être rétablie et reconstituée. Non, dites-moi, qu'est ce qu'il prendrait?

Il se ferait coffrer et mettre sous les verrous. Et alors quel avantage pourrait en retirer la Pologne ou la Triple Entente?

L'auteur termine son article du 26 janvier par une accusation dirigée contre les Polonais de l'émigration. Il leur reproche « d'émettre des plans, de poser des conditions, de déclarer qu'ils veulent ceci et cela, comme si la Russie avait déjà conquis la Posnanie et la Galicie et qu'elle eût recours à leurs lumières sur ce qu'elle devrait faire ».

Nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer notre étonnement à voir l'auteur tellement au courant de ce que pensent et disent les Polonais de l'émigration et d'être sous ce rapport beaucoup mieux renseignés que nous. Mais supposons qu'il fut très bien renseigné, alors pourquoi, ne les approuvant pas, suit-il leur exemple? Veut-il les faire taire uniquement dans le but de pouvoir parler lui-même plus abondamment? Nous prendrons la liberté de lui faire observer très respectueusement qu'il parle déjà bien suffisamment sans cela, et sans y avoir été invité par personne.

En somme, on n'entend que lui. C'est donc lui

qui a des conférences sur la Pologne, c'est lui qui écrit des articles sur cette question à laquelle, nous l'avons démontré, il ne connaît rien. C'est lui qui, sans attendre que la Posnanie et la Galicie fussent conquises, décide déjà à priori *ex cathedra* que la Pologne sera comme ceci et ne sera pas comme cela. Est-il bien sûr que, tout en n'ayant pas besoin des lumières des Polonais de l'émigration, la Russie ne puisse réellement se passer des siennes et que Russes et Polonais ne pourraient jamais parvenir à s'entendre s'il ne leur prêtait le concours de sa sagesse?

Comte JEAN TARNOWSKI.

ZIEMIE POLSKIE

— Na skutek ataków armji rosyjskiej, wojska austriackie opuszczają znów Bukowinę, — na północy zaś niemieckie wojska cofają się z pod Grodna i Ossowca. Wogóle tydzień ubiegły był, dla oręża rosyjskiego, pomyślnym.

— W Radomiu, życie powraca znów do normalnego trybu. W Kielcach, rozpoczyna się akcja ratunkowa Komitetu obywatelskiego.

— « Czas » krakowski donosi, że Papież przesłał na ręce księcia biskupa krakowskiego 10.000 lirów dla ludności polskiej, — kolegium zaś kardynalskie, na ten sam cel, ofiarowało 3.000 lirów.

— W Warszawie, Dr. Henryk Nussbaum rozpoczął wydawać miesięcznik « Rozwaga », jako organ Żydów polskich. Numer pierwszy przedstawia się bardzo dodatnio.

— We Lwowie, ukończono wypłacanie pensji ogłodzonym byłym urzędnikom austriackim. Wypłacono ogółem 12.000 osobom sumę 900.000 koron.

— Czytelnia Akademicka we Lwowie wznowiła swą działalność.

— « Dziennik Polski », w sprawie układu stronniectw polskich politycznych, pisze, co następuje:

« W ustosunkowaniu się wzajemnych grup politycznych zaszły, w naszym kraju, w czasach ostatnich poważne i znamienne przemiany.

Tak zwany « blok » zespolił się znacznie ściślej, aniżeli dotychczas, i obejmuje obecnie szereg osób bezpartyjnych i cztery grupy demokratyczne, całkowicie uzgodnione pod względem swych zasadniczych celów i dążeń.

Z drugiej strony, nastąpiło podobno znaczne zbliżenie pomiędzy dwiema grupami « postępowymi », nie wchodzącymi obecnie do « bloku », t. j. pomiędzy zjednoczeniem postępowem a polską partją postępową. »

— « Russkoje Slovo », podaje następującą wiadomość z Warszawy:

« Z najwiarogodniejszego źródła informują, że koła decydujące nabrały przeświadczenia, iż czas już przystąpić do rozwiązania kwestji szkolnej w Królestwie Polskiem. Jakoż przygotowano następujący projekt:

« Utworzyć przy Uniwersytecie warszawskim dwie katedry z wykładowym językiem polskim. Jedna katedra utworzona ma być na wydziale fizyko-matematycznym, druga zaś na medycznym.

« Stanowczego wyboru przedmiotów, które

mają być wykładane w języku polskim, jeszcze nie dokonano, lecz zdecydowano już rozpocząć układy z niektórymi profesorami Uniwersytetu lwowskiego.

« Z pośród prywatnych zakładów naukowych średnich, bez praw, mają być wybrane dwie najwzorowsze szkoły, które otrzymają prawa szkół rządowych. Wykłady w tych szkołach prowadzone będą w języku polskim.

« Projekt ten zalecany jest przez zwolenników do zastosowania w formie doświadczenia, przy czem przywileje dwu pierwszych szkół polskich z prawami mają być stopniowo rozszerzane na inne zakłady naukowe, które dały się poznać z wzorowego prowadzenia. »

« Kurjer Warszawski » zaopatruje tę wiadomość następującą słuszną uwagą:

« Cały ten projekt, jeżeli istnieje, nie jest przecież « rozwiązaniem kwestji szkolnej w Królestwie »; wzmianka, że te środki mają mieć charakter doświadczenia, jest wprost zadziwiająca, bo przecież sprawa, jasna jak słońce, nie przedstawia żadnych wątpliwości, któreby dopiero trzeba badać z pomocą jakichś subtelnych pomysłów. »

— Włoska « Trybuna » donosi, że przedsięwzięte przez koła watykańskie, za pośrednictwem austriackiego następcy tronu, kroki w Berlinie w celu zapewnienia poszanowania pamiątek kościelnych w Krakowie i Częstochowie, nie przyniosły dotąd pozytywnego rezultatu. W Berlinie zapewnić tylko miano następcę tronu, że prośba jego zakomunikowana zostanie władzom wojskowym. Koła watykańskie nie ustają podobno w dalszych zabiegach.

Charakterystycznym jest, że następca tronu austriackiego musi kłaniać się pruskiemu sztabowi w Berlinie o poszanowanie pamiątek kościelnych w Krakowie...

TY JESTEŚ BOŻE !

Pożoga świat cały owiany,
Szalone rozpetał żywioły
I głodem i wojną nekany,
Rozsypał po ziemi popioły !
Przemoc z przemocą się zmoże;
Zabłysnął teutoński miecz !

Lecz...

Ty jesteś, Boże !

Gwałty, zbrodnie, rumowiska,
Spustoszone pola, niwy,
Przyszłość nędzą w oczy błyska,
Kraj bezbrzeżnie nieszczęśliwy !
Z pustych pól nie wszędzie zboże;
Zabłysnął francuski miecz !

Lecz...

Ty jesteś, Boże !

Wróg pustoszy kraj bogaty,
Pali wioski i kościoły,
Pękają bomby, granaty,
Przepaściste ryjąc doły !
Nie im się oprzeć nie może;
Zabłysnął belgijski miecz !

Lecz...

Ty jesteś, Boże !

Z krańców świata, jako mrowiska,
Rozlały się dzikie hordy,
Krew potokiem w walce tryska,

Gwałty, płomienie i mordy!
Śmierć potargać obronę;
Zabłysnął rosyjski miecz!

Lecz...

Ty jesteś, Boże!

Już wezbrały wielkie wody,
Pod naciskiem pancerników,
Jakoby potężne grody,
Pełne huków, ognia, ryków!
Krwia zafarbowane morze;
Zabłysnął angielski miecz!

Lecz...

Ty jesteś, Boże!

Wystąpiły młode siły,
Pełne ognia i zapалу
I poniosły do mogiły
Dla wzniesłego ideału,
Wszystko, co dusza dać może,
By odpędzić wroga wstecz.
Zwycięży polski miecz!
Bo jesteś, Boże!

C. B. JANKOWSKI

Robinson, pod Paryżem
dnia 18—2—1915.

ŁUD WOBEĆ WOJNY

» Prawie całe nasze życie historyczne przeplęło po za granicami istnienia ludu. Był on ciągle w dziejach czemś zewnętrznym, lub głęboko zatopionym. Dlatego, uczuwając, od czasu do czasu, życzliwsze zamiary, ciągle spóźnialiśmy się z ich urzeczywistnieniem, a nadewszystko z nadaniem ludowi swobody i własności.

Bez żadnego wahania, zezdumiewającą stanowczością, tu i owdzie z brawurą, lud nasz stanął do walki z Niemcami. Chociaż niewątpliwie działały na niego w tym kierunku jakieś wpływy, były one jednak zbyt słabe, doraźne i rozproszone, ażeby mogły wywłaść podobny skutek. Nie wydawali się przecie z taką tendencją, w milionach egzemplarzy, czasopiśm i książek popularnych, nie prowadziliśmy ustnej propagandy, co najwyżej zamieszczaliśmy artykuły o Drzymale, Wrześni lub wywłaszczeniu, które rozchodziły się w szczupłym kręgu, obejmującym czytelnictwo ludowe. Natomiast, coroczne tłumne wyprawy robotników wiejskich za granicę sprzyjały wytworzeniu się, jeśli nie sympatii, to przynajmniej uznania dla Prusaków.

Tymczasem, odrzuciwszy ubogi połów, jakiego dokonała, w niektórych okolicach, agitacja austrofińska, cała ogromna masa ludowa oświadczyła się z nadzwyczajną energią przeciwko Niemcom. Ta masa dała pół miliona żołnierzy, miliony podwódek jezdnych, niezliczoną ilość ofiar i usług, zupełną ruinę tysięcy siedzib i gospodarstw, a wszystko to dała bez oporu, bez buntu i głośniego szemrania, więc bez przymusu — dobrowolnie. Co ją rzuciło na tę drogę, co opanowało odrazu jej uczucia, wolę, czynną i pragnienia — dokładnie nikt określić nie zdoła.

Prawdopodobnie tą siłą był instynkt, jakiś nieuświadomiony pęd, to, co wstrząsa i kieruje żywiołem i co nieraz przewyższa swą mądrą ściegą najjaśniejsze rozumy. Historia i psychologia znają takie masowe i nieprzewidywane ruchy, od których zależą najpoważniejsze zwroty w życiu ludzkości. Nie można z tym ruchem porównać świadomego zachowania się inteligencji, która rozumuje, rozważa, ciągle się waha, posuwa się naprzód, wstecz i na boki. Lud tego wszystkiego nie zna: on ulega nieodpartemu popędowi, któremu przyświecają za ledwie słabe błyski świadomości, a gdy raz zwróci się w jakimś kierunku, idzie, jak rzeka, łozyskiem — niepowstrzymany, nieodchylony w żadną stronę, co najwyżej omijający przeszkody

niepokonane. Nie może również mierzyć się z nim żadna inna klasa społeczna do sumy ofiar. On bowiem nie wykręca się od wojska, on głównie wytrzymuje straszne trudy wojny, on głównie zaściela pobojowiska i zapełnia szpitale; on głównie ginie i dźwiga przeróżne kalectwa, on głównie oddaje przechodzącym pułkom resztki swej ubogiej żywności, on głównie traci całe swoje mienie.

Lud nasz nie proprażstaje na „orientacji“, lecz stwierdza swe przekonania bohaterskim czynem, za ojczyznę swoją, skazuje się na głód, nędzę i śmierć, on ją rzeczywiście wywalcza.

We wszystkich na świecie społeczeństwach tak zdecydowana i ofiarna postawa ludu — czyli ich większości — oddziaływała bezpośrednio i głęboko na opinię ogółu. Nie potrzeba być wcale demagogiem lub chłopomanem, nie potrzeba wcale przypisywać masie ludowej rozumu boskiego, ażeby jej głos, a nadewszystko jej doniosłe czynny uznać za najważniejszą pozycję w rachunku politycznym. Tymczasem co u nas się działo?

Kiedy nasz lud istotnie „wystąpił do boju z orężem“, kiedy przeszło pół miliona swych piersi nadstawił wrogowi i wcale nie usiłował — jak pułki austriackie — poddawać się dobrowolnie, ale bił się mężnie; kiedy on, wraz z życiem, rzucił w otchłań wojny wszystko, co posiadał — „panowie w stolicy radzili nad rozmaitością orientacji — najczęściej z zupełnym wyłączeniem orientacji — jego. Zlekceważono ją nawet tam, gdzie ona powinna być decydująca.

Wielu z nas brało udział lub przysłuchiwało się niezliczonym naradom politycznym; więc pamiętamy, że na nich bardzo długo i drobiazgowo rozbiegano, co myśli i czuje bezimienne „kółko młodzieży“, nieraz składające się z kilku uczniów, lub jakie stanowisko zajmuje dziesięciu chirurgów politycznych, dowodzących potrzeby odjęcia choremu nogi, ale bez wielkiego palca; albo czego żąda dwunastu „protestantów“, którzy, przecząc wszystkim programom, niezadowoleni z 37 stronnictw, postanowili utworzyć trzydzieste ósme.

Czyżbyśmy, przekleci przez los i skazani na wieczne rozdarcie, mieli jeszcze i tę klęskę zwalić na wątłe siły zmartwychwstającego narodu?

ALEKSANDER ŚWIĘTOCHOWSKI.

OFIARY

Nadesłano do Redakcji «Polonji» następujące dary:

Dla Ofiar Wojny w Polsce, do dyspozycji Komitetu w Lozannie.

WPP: Skarbnik Komitetu, zawiązanego w Nicei, Dr. Kazimierz Sierpiński, nadesłał nam sumę 1.156 franków, 50 cent., zebraną na rzecz ofiar wojny w Polsce a składającą się z następujących ofiar:

Zebrane w czasie nabożeństwa za poległych żołnierzy-Polaków (18 lutego, 1915 r.) 171 fr. 50 cent.; — Jan Styka 200 fr.; — Franciszek Świążawski 40 fr.; — Józef Czarnowski 50 fr.; — Dr. Kazimierz Sierpiński 20 fr.; — Bolesławowa Ogilba 50 fr.; — Władysławowa Tomaszewska 50 fr.; — Wanda Szczuka 50 fr.; — Michał brabia Rohoziński 200 fr.; — Koło Polskie w Nicei 100 fr.; — Princesse P. de Bourbon Bari 20 fr.; — Henry de Fleuringny 20 fr.; — W. de Carossi 100 fr.; — Alice Minger 15 fr.; — Witold Sawicki 25 fr.; — Chelmońska 5 fr.; — Helena Chelmońska 5 fr.; — Bolcewicz 5 fr.; — Czesław Poraziński 20 fr.; — Maryla Grodzka 5 fr.; — Leontyna Ordzina 20 fr.; — Marja Gąsowska 10 fr.; — Zofja Cichowska 10 fr.; — Pelagja Turska 5 fr.; — K. Szostakowska 5 fr.; — Jadwiga Leszczyńska 10 fr.; — Marja Lipska 5 fr.; — Dawidowa Rosenblumowa 20 fr.;

— Aleksandrowa Wojciechowska 20 fr.; — Bończa Tomaszewski 100 fr.; — Razem 1.356 fr. 50 cent. Z summy tej wysłano z Nicei wprost do Lozanny (kwit z dnia 11. II. 1915, numer 80) franków 200, pozostałe 1.156 fr. 50 cent. nadesłano do Redakcji «Polonji».

Nadesłali do Redakcji «Polonji» WPP:

Karol Smolski 200 fr.; — Gajecki 20 fr.; — Wacław Pluciński 10 fr.; — Zygmunt Stolarski 20 fr.; — M. Obstler 10 fr.; — Elise Obalska z Lugon 10 fr.; — Emil Piędzicki, inżynier 20 fr.; — Razem złożono 1.446 franków 50 cent. Łącznie z ogłoszonymi w numerze 9 «Polonji» (30 fr.) = 1.476 fr. 50 cent.

Ofiary tej rubryki będą ogłoszone ponownie i w dziale francuskim.

Dla górników.

WPani Rivequin nadesłała nam trzy poduszki dla górników, wartości 30 fr. Wysłano je natychmiast, pod adresem druha Wachowiaka we Fromental.

Dla najbiedniejszych do dyspozycji Redakcji «Polonji».

WPP: z książąt Woronieckich Pawłowa Jurjewiczowa 100 fr. — Doktor medycyny Helena Sosnowska nadesłała nam 20 bonów na całkowite obiady, wartości 30 fr. Przeznaczaliśmy je znów dla młodzieży ubogiej.

Dla rannych Żołnierzy-Polaków.

WPP: Franciszek Durko — 5 fr.; Józef Kudzia — 0.50 cent.; Jan Wasyluk — 1 fr.; Laciak — 5 fr.; A. Sprung — 10 fr.; D-r. Włodzimierz Bugiel — 5 fr.; Mlle O. Peugeot — 20 fr.; Antoni Markiewicz — 1 fr.; D-r. Henryk Gierszyński — 5 fr.; Comtesse de Vandal — 2 fr.; A. Feintuch — 10 fr.; Hania Birnbaum — 20 fr.; Kluczyński z Genewy — 10 fr.; Mme Dirat — 5 fr.; Mme Noir, née de Korab-Bojemka — 10 fr.; Mme Goldberg — 5 fr.; Mme Salomon Trener — 5 fr.; Luis Schmans — 10 fr.; Mondsheim — 5 fr.; Bolesław Czajkowski, podporucznik, — 5 fr.; Sypniewska z Clermond-Ferrand — 5 fr.; M. Obstler — 5 fr.; R. Goldberg — 5 fr.; Henryk Piekarski — 10 fr.; Alf. G. — 5 fr. Razem zebrano 169 fr. 50 cent.

Rekapitulacja. Złożono, według wykazu w No 9 «Polonji», — 2.158 fr. 05 cent. i według powyższego — 169 fr. 50 cent. — czyli ogółem złożono gotówką 2327 franków 55 cent.

Na posyłki dla Żołnierzy-Polaków.

Dary w gotówce nadesłali WPP: J. Fischgrund — 10 fr. i Gołąb — 3 fr. 75 cent. Razem 13 fr. 75 cent. Łącznie z ogłoszonymi w No 9 «Polonji» zebrano gotówką 1449 fr. 10 cent.

Dary w naturze nadesłali WPP: Zofja Kwańska — 5 par miteń, wartości 10 fr.; Helena Uebersfeldowa, rękawiczki, czapki wełniane, koszule płóc., mitenki i t. d. — wartości 10 fr.; pani Dirat nadesłała koszulę trykotową i 6 bonów dla rannych, wartości 7 fr. 50 cent. Łącznie z wykazem ostatnim złożono darów w naturze za 3.787 fr. 50 cent.

Rekapitulacja ogólna. Darów w gotówce złożono 1.449 fr. 10 cent. i darów w naturze za 3.787 fr. 50 cent. Czyli, ogółem, darów na posyłki dla żołnierzy zebrano 5.236 fr. 60 cent.

Na Komitet Obywatelski.

WPP: A. Feintuch — 10 fr.; Zaniewicz z Tunisu — 2 fr. 25 cent.; pani Kahn — 20 fr.; D. Królik — 15 fr.; Alf. G. — 10 fr. Razem złożono 57 fr. 25 cent.

NEKROLOGJA

— W ubiegłym miesiącu, zmarł w Rzegocinie, w Księstwie Poznańskim, ś. p. Józef Chłapowski, pełen cnót i zasług obywatel, patron Kółek rolniczych, niezmordowany działacz polski. Zmarły był żonaty z księżniczką Leonją Woroniecką, siostrą ks. Pawła i Michała.

◊ Z dymem pożarów...

Zamieszczamy, w numerze dzisiejszym, reprodukcję medalu pamiątkowego, wykonanego w Paryżu przez znakomitego artystę francuskiego, Davida, w roku 1846, na zadokumentowanie zbrodni Rzezi galicyjskiej, owego mordu strasznego, popełnionego przez rząd austriacki na ciele nieszczęsnej Galicji...

Na szubienicy artysta umieścił nazwiska Metternicha i pomocnika jego, osławionego łotra, Breindta...

Tego to roku krwawego, natchniony poeta, Kornel Ujejski nakreślił grozy pełne strofy «Z dymem pożarów» a muzyk polski, Piotr Studziński, skomponował, żałobą i bólem nacechowaną, melodię tej potężnej pieśni...

Niewiele nawet żarliwych patryotów polskich, śpiewając «Z kurzem krwi bratniej, Do Ciebie, Panie, bije ten głos. Skarga to straszna, jęk to ostatni, od takich modłów bieleje włos»... zdaje sobie sprawę, iż jest to hymn nie tylko rozpacz, nie tylko doliny łez modlitwa grobowa, lecz i pieczęć hańby dla austriackich siepaczków, dla Austrii całej przekleństwo.

Bo niewiele nawet żarliwych patryotów rozumie się na tem, że od roku 1772 aż do 1866, rząd austriacki i jego ukoronowani przedstawiciele byli największymi gniebicielami ludu polskiego, że dopiero rozkład państwa habsburskiego, jego niemoc polityczna wydarła tym oprawcom kańczug i nóż zbójce.

W Galicji to «syn zabijał ojca, brat zabijał brata» — w Galicji to c. k. rząd kainowe budził zbrodnie, «ślepy mieczem» uzbrajał obłąkanych i pożogą palił serce ludu polskiego.

UCZCIE DZIECI WASZE PO POLSKU!

«PYŁ JESTEŚ...»

Gdy rzekł Pan: «Jesteś człowieku pyłem»
Tem samem dał, ojczystą ludom ziemię,
By każdy szmer, gdzie kędyś żyło plemię,
Odezwał się: «cząstką swej ziemi byłem».

Więc błagam Cię, byś grzmiący rozkaz rzucił,
I zwrócił mi, szary ugor daleki,
Abym gdy skon, już mgłą przyćmi powieki,
W mój polski pył, na zawsze się obrócił.

A kiedy traw, zejdzie mnogość u kopca,
W girlandach bluszcz, rozwijać zacnie liście,
Jam, pyłu żdźbło, zaufał wiekuiście,
Że wierzchni mej nie zdepcze stopa obca...

JANINA ŁASIŃSKA

KRONIKA PARYSKA

◊ Zebranie Towarzystwa Artystów Polskich.

W niedzielę nadchodzącą, o godzinie 4 po południu, w sali Akademii Colarossi, odbędzie się zebranie członków Towarzystwa Artystów Polskich, na które to zebranie organizatorzy zebrania zapraszają wszystkich tych, którym byt tej doniosłej i pożytecznej korporacji leży na sercu.

◊ Zebranie Sokoła.

Jutro, w niedzielę, dnia 14 bm., o godzinie 3 po południu, w lokalu Towarzystwa Literacko-Artystycznego, przy ul. Notre-Dame-de-Lorette, 10, odbędzie się zebranie sokoła paryskiego, na którym p. Antoni Potocki wygłosi konferencję na tle zagadnień doby dzisiejszej.

Wydział zaprasza na to zebranie wszystkich druhów oraz wszystkich przyjaciół idei sokolej.

◊ We wtorek.

We wtorek nadchodzący, w Szkole wyższych nauk politycznych, 16, rue de la Sorbonne, o godzinie 4 i 1/4 odbędzie się odczyt p. Z. L. Zaleskiego o ideale politycznym i moralnym w piśmiennictwie polskim.

Za tydzień, we wtorek przyszedł, w tem samym środowisku, p. Ferdinand Buisson mówić będzie na temat: kwestja polska i nowa Europa.

◊ Posyłki dla Żołnierzy.

Co posyłać żołnierzom naszym? — Brak im bielizny płóciennej, brak dotkliwie... Wełniaków już, w tej chwili, nie potrzeba im wcale... Zapas Komitetu Wolontariuszów, w tym kierunku, wystarcza w zupełności. Natomiast bielizny płóciennej potrzeba natychmiast...

Nadchodzi Wielkanoc, posyłki dla żołnierzy «gwiazdkowe» zamienić się winny w «wielkanocne»... Śpieszcie z ofiarami, składajcie na posyłki dla żołnierzy, na pomoc doraźną dla chorych i rannych....

«Munsey's Magazine» o Polsce.

Marcowy zeszyt «Munsey's Magazine» przynosi, na naczelnem miejscu, świetny artykuł o Polsce współczesnej, pióra F. Autina Ogga; artykuł, ozdobiony trzydziestu kilku fotografiami gmachów i pamiątek polskich oraz siedmiu kolorowanymi mapami historycznymi ziem naszych, w sposób lapidarny, przedstawia obraz naszej świetnej przeszłości, naszego upadku, naszych walk rozpaczliwych i naszych spodziewań najbliższych.

Wielka poczytność «Munsey's Magazine» nadaje artykułowi doniosłe znaczenie popularyzacji wiadomości o Polsce.

◊ Sprostowanie.

W dziale ofiar, opuszczono imię hojnego ofiarodawcy p. Barona Edmunda Rothschilda a nadto mylnie wydrukowano nazwisko p. Juliusza Zebauma.

◊ Wiadomości Żołnierskie.

Hrabia Józef Plater służy, jako infirmier, przy pociągu sanitarnym.

Stanisław Wysocki, wolontariusz pierwszego oddziału, został zreformowany.

Jerzy Szantyr służy, jako kapral, w pułku piechoty kolonjalnej.

M. Augustyniak, budowniczy, zaciągnął się do legii i przebywa w Sidi-Bel-Abbès.

Karol Rylski, maréchal de logis 14 pułku artylerji, zaniemógł na serce, przebywa w szpitalu, w Issy-les-Moulineaux.

Jan Rozen został wysłany na front.

Znany ze swej działalności i pracy w organizacjach młodzieży polskiej w Paryżu, p. Zygmunt Oskar Moszkowski, zaciągnął się do legii i służy, jako kapral, w 3 pułku pochodowym.

Służą w legii, w Afryce, ochotnicy: Stanisław Cmok, Teodor Woźniak, Teodor Przytuła (górnik z Barlin), Stanisław Willer (górnik z Lens), Stanisław Saskowski, Roman Demczuk.

Lucjan Janowski służy w 21 pułku piechoty kolonjalnej.

Emil Jedliczka, po wyleczeniu, został wysłany do Bergerac na rekonwalescencję.

Roman Ciecierski został zreformowany, przebywa w szpitalu.

Noiński Alexander, kapitan, służy w Wogezach.

Noiński, aptekarz, brat poprzedniego, służy przy szpitalu polowym.

Bataljon C., który obejmuje pierwszy oddział wolontariuszów polskich ma dwu lekarzy Polaków; a mianowicie głównym lekarzem bataljonu jest Dr. Leon Hufnagel a lekarzem bataljonu Jan Garbowski.

◊ Japończyk o Polsce.

Profesor, tokijskiego uniwersytetu, Sasaki, ogłosił, w jednej z najpoczytniejszych gazet japońskich, Asaki, artykuł o przyszłej Polsce. Na wstępie, oblicza uczony japoński obszar i ludność Polski, potem charakteryzuje kulturę i naukę polską, dalej zastanawia się nad warunkami gospodarczymi na ziemi naszej, a w końcu mówi o republikanizmie Polaków.

Prof. Sasaki wróży Polsce wielką przyszłość i uważa wojnę obecną za chwilę jutrzniową dla narodu polskiego. «Teraz lub nigdy» — oto ostatnie słowa w artykule profesora japońskiego.

◊ Nasi Rodacy z za Oceanu.

Centralny Polski Komitet Ratunkowy w Stanach Zjednoczonych, w odpowiedzi na odezwę Komitetu Łozańskiego, przesłał temuż 300.000 franków!

Wspaniały ten dokument solidarności narodowej przynosi zaszczyt naszym Załnym Rodakom z za oceanu a Ojczyźnie naszej niesie, krom materialnej pomocy, otuchę i wiarę w siłę jedności polskiej.

◊ Z sali odczytowej.

Wtorkowy odczyt p. Pierre Veron o sztuce polskiej zjednał prelegentowi uznanie dość licznie zebranych słuchaczy za przedmiotowy i z pietyzmem zaprezentowany przegląd naszej sztuki.

◊ Pierwsze zebranie Komitetu Międzynarodowego.

Ubiegłego poniedziałku, w salonach Hotelu Palais d'Orsay, odbyło się pierwsze zebranie organizacyjne Komitetu Międzynarodowego. Przemawiał Ignacy Paderewski, porywając słuchaczy swą świetną i głęboko odczułą przemową. W zebraniu wziął udział liczny zastęp przedstawicieli arystokracji, nauki, literatury, sfer politycznych i parlamentarnych społeczeństwa francuskiego. Pośród Polaków, zauważyliśmy pp.: Barona Gustawa Taube, pułkownika Gałęzowskiego, Mikołaja hr. Potockiego, Władysława Mickiewicza, Mieczysława hr. Orłowskiego, Augusta Radwana, Horodyskiego. Skład imienny Komitetu Międzynarodowego zamieszczamy w tekście francuskim.

◊ Polskie pieśni.

Ubiegłej soboty, na koncercie w Chatelet, na rzecz żołnierzy rekonwalescentów, wystąpił znany artysta-śpiewak Wielkiej Opery, p. Piotr Kardec, mając za program dwie pieśni polskie: «Pologne Immortelle» utwór młodego kompozytora francuskiego, p. G. Duquesne'a, napisany do słów p. W. Gasztowtta, i «Z dymem pożarów», natchniony chorał Piotra Studzińskiego do słów Kornela Ujejskiego. Ten ostatni wywarł na słuchaczach potężne wrażenie zarówno głębią jak i powagą swej, przejmującej grozą, melodji, znakomicie uwydatnionej przez piękny bas artysty-śpiewaka. Dziękowano mu gorąco i z zapalem. Godzi się zaznaczyć, iż przekładu słów «Z dymem pożarów» dokonał bardzo pomyślnie p. Wacław Gasztowtt.

Koncert ten miał być początkiem wznowionych występów polskiego artysty, który był powzięt chwałebny zamiar spopularyzowania całego szeregu naszych pieśni narodowych... aliści los zrządził inaczej. W chwili, kiedy te słowa kreślił, p. Piotr Kardec, powołany do armji, wdziewa mundur francuski...

◊ Dzieło sztuki na cele publiczne.

P. Czesław B. Jankowski, znakomity artysta-malarz, zdeponował nam obraz swój do sprzedania na cele publiczne Kolonji.

Amatorów dzieł sztuki zachęcamy gorąco do obejrzenia pracy artysty w Redakcji «Polonji». Następcza się okazja nabycia wartościowego dzieła i, obocześnie, spełnienia, pośrednio, dobrego uczynku. Prosimy obejrzeć obraz i...

Kto da więcej?

Do Ameryki.

Ignacy Paderewski wyruszył do Ameryki. Podróż jego tym razem związana jest ze sprawami Komitetu Pomocy Polakom, Komitetu utworzonego w Lozannie.

Bracia nasi za oceanem przyłączyli się już do wspomnianego Komitetu i ustanowili reprezentację, złożoną z biskupa Rhodego, Antoniego Karabasza, cenzora Związku Narodowego i prezesa Komitetu Ratunkowego, oraz ze znanego działacza, p. Smulskiego.

U Inwalidów.

U Inwalidów odbywa się w tej chwili wystawa zdobyczy wojennych i pamiątek, pośród nich, na poczesnym miejscu, widnieje sztandar ochotników polskich, ofiarowany do Muzeum, na wieczną rzecz pamiątkę, przez drugi oddział wolontariuszów. Sztandar ten wykonał Jan Styka.

Objaśniamy, iż sztandar znajduje się w głównej sali, tuż obok obrazu Dawida « Przejście Bonapartego przez Alpy ».

Rada narodowa czeska.

Rada narodowa czeska w Paryżu, na zebraniu swem, odbytem w dniu 16 zm., wypowiedziała ostatecznie posłuszeństwo Austrii i Franciszkowi Józefowi, jako « zdrajcy ojczyzny » i « gwałcicielowi traktatów » i mianowała, w imieniu Rządu tymczasowego, p. L. V. Tuzka delegatem pełnomocnym przy rządzie rosyjskim.

Uchwały Rady narodowej i zwołanego wiecu czeskiego łączą się taktycznie i opierają na sojuszu z Rosją.

Godzi się zaznaczyć, iż odnośny manifest nosi podpis organizacji nie czesko-słowackiej, lecz czesko-słowiańskiej.

Ilu jest wolontariuszów polskich.

Jedno z czasopism polskich, poza granicami kraju wychodzące, usiłowało określić liczbę wolontariuszów i, pochwyciwszy zgoda urojone dane, doszło do wniosku, że w wojsku francuskim jest zaledwie kilkuset ochotników Polaków...

Ilu jest ich dokładnie?

Po dziś dzień liczba ich przeszła już tysiąc i powiększa się niemal z dnia na dzień... Polacy bowiem, zaskoczeni wojną w różnych stronach Francji i jej kolonii, w różnych zakątkach zaciągali się do wojska. Biuro Komitetu Wolontariuszów zdołało sporządzić jedynie listy ochotników Polaków w Paryżu, gdy obocznie Polacy szli gromadami do wojska w Avinionie, Marsylii, Lyonie, Arras, Blois, Kerlois, Angers i. t. d. Tak, że teraz dopiero, po miesiącach przebywania w szeregu, nazwiska ich nadchodzą. Co więcej, nie wszyscy nawet służą w legii, wielu dostało się do pułków kawaleryjskich, piechoty liniowej, wielu służy, jako tłumacz, lekarze, infirmierzy a nawet, jako inżynierowie i saperzy.

Liczba ochotników Polaków przeszła już tysiąc i powiększa się stale.

Ponadto, wtóry tysiąc stanowią Polacy naturalizowani, synowie i wnukowie emigrantów, często Polacy nie tylko z krwi i kości, lecz i z najżywszych, najgorętszych uczuć.

Biorąc pod uwagę stosunek liczebny ochotników do Polaków, przebywających we Francji, bezwzględnie otrzymamy wprost trudny do uwierzenia procent zmobilizowanych. Kolonja pod tym względem przewyższyła wszystkie skale powoływania przymusowego. Należy o tem pamiętać.

Do nabycia w Administracji « Polonii ».

Nuty na fortepian « Jeszcze Polska nie zginęła », 50 cent; — za 10 egzemplarzy, 4 fr; — za 30 egzempl., 10 fr.

Mapy Polski, dziewięć map w siedmiu kolorach, z objaśnieniami w językach francuskim i

angielskim, opracowanie Józefa Lipkowskiego, cena 1 fr. 25, z przes. 1 fr. 50.

Reprodukcje kompozycji Jana Styki « Zgon Szuyskiego » i « Sen w okopach » (dla prenumeratorów « Polonii ») po franku za sztukę.

Zbiór artykułów francuskich z powodu odezwy Wielkiego księcia, franka za egzemplarz (na wyczerpaniu).

Mapa Polski roku 1772, z danymi statystycznymi, opracowana przez Wł. Strzembosza, 70 cent., z przesyłką 90 cent.

« La Question Polonaise » Józefa Lipkowskiego, wydanie francuskie i angielskie równorzędnie, z mapami Polski, cena 3 fr. 50; z przesyłką 3 fr. 75 cent.

Dr. Antoni Colonna-Walewski ordynuje w Nicei, 12, rue du Congrès.

WIELKIE ZAKŁADY OGRODNICZE

(Właściciel **Edm. DENIZOT**)

polecają

WSZELKIE DRZEWA OWOCOWE,

OZDOBNIE, FORMOWANE, etc.

Cenniki na żądanie darmo i oplatnie

Adres: **E. DENIZOT**

Grandes Pépinières — MEAUX

(Seine-et-Marne)

NICEA. Pensjonaty Polskie PANI SZCZUKOWEJ. Kuchnia polska. Wanny. Elektryczność. Centralne ogrzewanie. Widok na morze. W najlepszym punkcie. Ceny umiarkowane.

Adres. Promenade des Anglais, 51, « Pension Slave » i « Varsovienn », place Magenta, Palais Colonna.

RESTAURACJA POLSKA

Pod zarządem rutynowanego kucharza — i cukiernika —

A. MACIEJEWSKIEGO

Przyjmuje zamówienia po cenach, z powodu wojny, najniższych, na:

BABY - PLACKI - MAZURKI - TORTY

PACZKI KILOGRAMOWE
DLA WOLONTARIUSZÓW PO 2 Fr.

Adres: 11 bis, rue des Carmes, 11-bis
przy rue des Écoles, w pobliżu Sorbony

PENSJONAT PANI DYGATOWEJ

Paris — 18, rue Jacob, 18 — Paris
(à proximité du Louvre et de la Sorbonne)

LOTION VÉGÉTALE



„RADIOL”

AU RADIUM

Arrête instantanément la chute, et fait repousser les cheveux —

L. COLSÉ & Co, 14, Cité Trévis, PARIS

L'IMPRIMERIE LEVÉ

ODDZIAŁ POLSKI

wykonywuje wszelkie druki polskie.
SZYBKOŚĆ — CENY BEZ KONKURENCJI
71, rue de Rennes.



TEOFIL MATUSZEK

Krawiec męzki.

6, rue des Petits-Champs, 6.

Garnitury od 80 fr.

Krój Angielski.

Reparacje i prasowanie po cenach umiarkowanych.
Na życzenie, udaje się do domu.

TÉTARD Frères

4, Rue Béranger. — PARIS.

FABRYKA WYROBÓW SREBRNYCH
Serwisy stołowe. Nakrycia. Działa sztuki

Adwokat **KAROL WOLSKI**, 5, rue Trousseau, od 11 do 3 pp. konsultacja prawna, tłumaczenia z obcych i na obce języki

FUTRA WSZELKIEGO RODZAJU

Reparacje i przerabianie
po cenach przystępnych.

M. GOLDSCHNEIDER

5, rue des Quatre-Fils, 5, Paris III^e.

AMBULANCES AUTOMOBILES DUPONT

10, rue Hautefeuille, 10, PARIS (VI^e)

Paris - Province - Étranger



APPAREIL de SUSPENSION

ÉVITANT TOUTE SECOURSSE

Personnel choisi et expérimenté

TÉLÉPHONE 818-67 (jour et nuit)

SZKOLY KROJU

LADEVÈZE & ROUSSEL et LOUIS LADEVÈZE réunis

A. DARROUX, Successeur

6, Place des Victoires. — PARIS

DZIENNIKI MÓD DLA PAŃ I PANÓW

Administracja: 5, rue d'Argout.

Blizsze wiadomości w administracji « POLONII »

Librairie GARNIER Frères

6, Rue des Saints-Pères, Paris (VII^e)

Słownik Francusko-Polski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32^e 2 fr.

Słownik Polsko-Francuski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32^e 2 fr.

Dwa wymienione słowniki, oprawne w jeden tom, w skórę miękką, ciętą, 4 fr 50 cent.

Wysła się franko za przekazem pocztowym
Do nabycia we wszystkich księgarniach i w Administracji « Polonii »

LE GÉRANT: Antoni SZAWKLIŚ

PARIS. — IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES